

Le « flou » philosophique et politique face à l'extrême vieillesse. Quelques réflexions stimulées par le dernier ouvrage de Didier Eribon¹

Eva Voldřichová Beránková
Université Charles

eva.voldrichova.berankova@ruk.cuni.cz
<https://orcid.org/0000-0002-1417-8374>

PHILOSOPHICAL AND POLITICAL “VAGUENESS” IN THE FACE OF EXTREME OLD AGE. SOME REFLECTIONS STIMULATED BY DIDIER ERIBON'S LATEST BOOK

In *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple* (2023), Didier Eribon describes his own mother's entry into a nursing home, where she died several weeks later. A logical sequel to *Retour à Reims* (2009), a work of personal exploration that Eribon had once undertaken after the death of his father, this latest book takes his reflections on old age and illness, and our relationship with the elderly and death, much further. In the face of these ultimate experiences, Marxist, Existentialist, Phenomenological and Freudian concepts seem to crumble, leaving only an “agonizing vagueness”. Will the famous writer be forced to revise his philosophical and political convictions to make them more inclusive? And will we too?

KEYWORDS:

Didier Eribon — Extreme Old Age — Vagueness — Existentialism — Jean-Paul Sartre — Simone de Beauvoir — Michel Foucault

MOTS-CLÉS :

Didier Eribon — Extrême vieillesse — Flou — Existentialisme — Jean-Paul Sartre — Simone de Beauvoir — Michel Foucault

DOI

<https://doi.org/10.14712/23366729.2024.3.19>

¹ Le présent article s'inscrit dans le Projet Européen “Beyond security: the role of conflict in building resilience” n. CZ.02.01.01/00/22_008/0004595, financé par le Fonds Européen de Développement Régional, et dans « Cooperatio », le programme de soutien institutionnel de base pour la science et la recherche à l'Université Charles — domaine scientifique : Littérature/Études médiévales.



*Vivre, c'est avoir un rapport au temps, à la temporalité et, bien sûr, à la spatialité : avoir la capacité de se projeter dans le temps et de se mouvoir dans l'espace*².

Dans mon article, je voudrais aborder une sorte de flou conceptuel qui, d'une part, suscite malaise et inquiétude (puisqu'il nous empêche de bien saisir le monde environnant, voire de le changer un jour), mais qui, d'autre part, pourrait s'avérer enrichissant en nous révélant une autre manière de percevoir la réalité. Après tout, la netteté n'égalait-elle pas souvent simplification ? Ces questions seront examinées par l'intermédiaire d'une rencontre avec le flou que Didier Eribon raconte dans son dernier livre intitulé *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple* (2023).

Didier Eribon (1953) est un philosophe et sociologue français qui s'est fait connaître du grand public notamment par la publication, en 2009, de son « auto-analyse » *Retour à Reims* où il évoque le milieu ouvrier de son enfance, avant de s'interroger sur sa trajectoire de « transfuge de classe » ou de « transclasse », comme l'appelle Chantal Jaquet³, c'est-à-dire d'une personne qui a vécu un profond changement de milieu social, souvent lié à sa scolarisation et à sa carrière professionnelle⁴.

Fils d'un père ouvrier et d'une mère femme de ménage, tous les deux racistes et passablement homophobes, Eribon a été le second d'une fratrie de quatre garçons et le seul à poursuivre ses études après l'âge obligatoire. Tandis que le parcours de ses frères s'est avéré, selon le sociologue, emblématique de la sélection sociale qu'opère le système scolaire à l'égard des enfants issus des classes défavorisées⁵, Didier Eribon, lui, s'est complètement extrait de son milieu d'origine en devenant professeur à Amiens, puis à l'École des hautes études en sciences sociales, avant d'entamer une brillante carrière internationale à Berkeley, Cambridge, Valence, Dartmouth ou Zurich. Militant trotskiste dans sa jeunesse, puis spécialiste des études gays, lesbiennes et queer, ami proche de Michel Foucault et de Pierre Bourdieu, Eribon s'est par la suite engagé dans différentes causes allant de la lutte contre ce qu'il appelle la « restauration conservatrice » dans la France des années 1980-1990 au soutien au mariage pour tous, à l'accueil des migrants ou à la candidature de Jean-Luc Mélenchon à l'élection présidentielle de 2017. Bref, tout semblait éloigner cet intellectuel gay de sa famille dont les membres, eux, quittaient progressivement l'orbite du Parti communiste pour devenir des électeurs de l'extrême droite.

C'est seulement en 2009, suite à la mort de son père, qu'Eribon a opté pour un *Retour à Reims*, s'efforçant de comprendre, trente ans après la rupture d'avec son milieu social, qui étaient en fait ses parents, grands-parents et arrière-grands-parents, quels mécanismes de reproduction sociale avaient façonné leurs vies et quels facteurs (psychologiques, sexuels, socio-professionnels) ont au contraire facilité sa propre émancipation par rapport à sa classe d'origine. Mobilisant Sartre, de Beauvoir, Foucault, Bourdieu et bien d'autres philosophes et écrivains, il entendait étoffer et pourvoir d'une base théorique plus solide les réflexions lancées par son principal modèle lit-

2 D. Eribon, *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*. Paris : Flammarion, 2023, p. 131.

3 Ch. Jaquet, *Les transclasses ou la non-reproduction*. Paris : PUF, 2014.

4 S. Faure, « La lutte des transclasses », *Libération*, 5 septembre 2018, <https://www.liberation.fr/debats/2018/09/05/la-lutte-des-transclasses_1676767/> [Consulté le 21/09/2023].

5 D. Eribon, *Retour à Reims*. Paris : Flammarion, 2018, p. 109-124.

téraire, à savoir Annie Ernaux qui, vingt-cinq ans auparavant, avait déjà rédigé *La Place* (1983), une « auto-socio-biographie⁶ » singulière, « né[e] de la douleur d'avoir perdu [son] père⁷ ».

Une multitude d'auteurs plus jeunes, d'Édouard Louis à Aurélie Filippetti, ont par la suite repris ce schéma ernalien et eribonien pour produire d'autres enquêtes, témoignages et études du phénomène des transclasses. Ce parrainage de la littérature par la sociologie a produit de nouveaux genres littéraires, il a valu le prix Nobel à Annie Ernaux en 2022 et une grande popularité à Didier Eribon qui, pendant longtemps, ne manifestait pas de doute fondamental quant aux différentes théories (psychanalytiques, phénoménologiques, sartriennes, bourdieusiennes) et leurs langages conceptuels utilisés par lui :

Je crois que la force transformatrice de la théorie est potentiellement plus grande que celle de la littérature, dans la mesure où, en changeant la perception du monde social, la théorie peut opérer des effets dans la réalité elle-même qui est souvent façonnée par ces perceptions⁸.

Ce n'est qu'en 2023 qu'Eribon entre dans une sorte d'« ère du soupçon » vis-à-vis d'une trop grande netteté conceptuelle. Tout commence par l'entrée de sa mère en maison de retraite. Après plusieurs mois au cours desquels cette vieille dame de quatre-vingt-sept ans a peu à peu perdu son autonomie physique et cognitive, Didier Eribon et ses frères ont dû se résoudre à l'installer, malgré ses réticences, dans un établissement médicalisé. Mais le choc d'une telle hospitalisation forcée a été trop brutal, de sorte que, quelques semaines seulement après son admission dans un Ehpad (établissement pour l'hébergement des personnes âgées dépendantes), la mère y est décédée.

Contrairement à la situation en 2009, le recours à la philosophie et à la littérature montre ses limites. Certes, Didier Eribon plonge dans un certain nombre d'ouvrages pour y puiser enseignement et réconfort : *La Vieillesse* de Simone de Beauvoir, *La Solitude des mourants* de Norbert Elias, *Les Millions d'Arlequin* de Bohumil Hrabal, *Le Pavillon des cancéreux* d'Alexandre Soljenitsyne, *La Mise en scène de la vie quotidienne* d'Erving Goffman, *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett, *L'Homme devant la mort* de Philippe Ariès, *Le Livre de ma mère* d'Albert Cohen, *Homère est morte* d'Hélène Cixous, « L'Encyclopédie des morts » de Danilo Kis, *L'Espoir* d'André Malraux, etc. Théoriquement, il se munit de tout ce que la civilisation européenne a produit comme réflexions sur la vieillesse et la maladie, sur nos rapports aux personnes âgées et à la mort.

6 B. Moricheau-Airaud, « Propriétés stylistiques de l'auto-sociobiographie : l'exemplification par l'écriture d'Annie Ernaux », *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n° 18, 18 décembre 2016, <<https://doi.org/10.4000/contextes.6235>> [Consulté le 21/09/2023].

7 A. Ernaux, *La Place*. Paris : Belin/Gallimard, 2013, Interview d'Annie Ernaux, p. 120-121. Pour l'influence ernalienne sur le jeune Didier Eribon, voir le chapitre « En lisant Ernaux » de *La Société comme verdict*, p. 93-165.

8 Entretien réalisé par M. Laval, *Le Matricule des anges*, juillet-août 2013, <https://lmda.net/numero_145> [Consulté le 21/09/2023].



Or, le malaise et une sorte de mauvaise conscience persistent. À la détresse de sa mère, nouvellement arrivée en maison de retraite, l'écrivain répond par un « il faut rester raisonnable..., on ne peut pas faire autrement », parfaitement bourgeois et rétrospectivement méprisable à ses propres yeux. Il va jusqu'à mobiliser une citation de Descartes dont le stoïcisme moral l'avait toujours révolté :

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt [...] à changer mes désirs que l'ordre du monde ; et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux, touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous absolument impossible [...] Faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains étant malades, ou d'être libres étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux⁹.

Bref, après trente ans de carrière universitaire, un philosophe formé par Marx, Sartre, Foucault et Bourdieu ne trouve rien d'autre à dire à sa mère paniquée que ce même « il faut rester raisonnable » et « tu vas t'habituer » que lui ont déjà lancé ses trois autres fils dont la formation s'est arrêtée après l'école primaire et qui votent aujourd'hui le Rassemblement national. C'est comme si la philosophie n'avait aucune prise sur la vieillesse et la mort, comme si, une fois entré en maison de retraite, l'être humain échappait à tous les préceptes de la sagesse occidentale pour naviguer dans un flou total.

Vers la fin de son livre, Didier Eribon entreprend ainsi une sorte de réexamen critique des concepts marxistes, existentialistes, phénoménologiques et freudiens pour voir s'ils tiennent face à ces expériences ultimes. Faute d'espace, je vais me borner ici juste aux ouvrages de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir.

Il y a quinze ans, dans *Retour à Reims*, Eribon a mentalement revisité sa jeunesse universitaire pour expliquer :

En ce temps et en ce lieu, je ne jurais que par Sartre. C'était vraiment, pour moi, saint Sartre. Rétrospectivement, je ne regrette pas cet enthousiasme passé. Je préfère avoir été sartrien qu'althussérien. D'ailleurs, après une longue période de rupture avec ces premières amours intellectuelles, mes penchants « existentialistes » allaient se rappeler à moi quand je développerais ma propre œuvre, dans laquelle la référence à Sartre viendrait se mêler et se conjuguer à mes lectures plus tardives de Foucault et Bourdieu¹⁰.

En effet, des allusions à Sartre sont omniprésentes dans les essais eriboniens et, malgré certaines réticences plus tardives, l'auteur de *L'Être et le Néant* est resté l'une des principales références pour Eribon.

9 R. Descartes, *Discours de la méthode*, dans *Œuvres et lettres*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1970, p. 142-143.

10 D. Eribon, *Retour à Reims*, *op. cit.*, p. 190-191.



Or, dans *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*, ce qui charmait tant le jeune gay marxisant commence à agacer l'écrivain septuagénaire. Par exemple cette fameuse maxime sartrienne tirée de *Saint Genet, comédien et martyr* (1952) : « L'important n'est pas ce qu'on a fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous¹¹ ». Eribon remarque avec justesse :

On ne peut reprendre cette phrase à son propre compte, comme maxime pour guider son existence, que si l'on a le temps devant soi. Il faut un avenir ouvert dans la réalisation duquel il nous sera, jusqu'à un certain point, loisible d'agir sur ce que les structures historiques et sociales ont fait de nous, afin de nous transformer, de choisir ce que nous allons devenir, de nous réinventer. Pour que cette phrase ait un sens, il faut avoir la vie devant soi¹².

Par contre, pour une femme dépendante de quatre-vingt-sept ans, l'énoncé sartrien ne correspond à rien, puisqu'elle ne peut plus rien changer, il n'y a chez elle plus de projection possible de soi dans l'avenir, fût-il immédiat.

Il en va de même de bien d'autres concepts sartriens, tels la liberté ou la mauvaise foi dans *L'Être et le Néant* (1943), voire le « groupe en fusion » dans la *Critique de la raison dialectique* (1960). Seule une personne jouissant de toutes ses capacités physiques et mentales peut se constituer comme projet, s'arracher au passé et au présent, se définir comme dépassement de soi et existence à venir. Seule une personne suffisamment indépendante peut songer à une quelconque lutte des classes.

Et Eribon de conclure sur un ton de reproche :

Fuir la liberté, fuir sa liberté, c'est sombrer dans l'inauthenticité et dans la « mauvaise foi ». Mais quelle possibilité d'à venir reste-t-il quand on est dans une maison de retraite, et qu'on ne peut plus quitter son lit ? Les personnes âgées dépendantes ne fuient pas la liberté ; elles n'en ont plus. Elles n'ont pas le choix. La vieillesse n'a donc pas de place dans cette philosophie¹³.

Simone de Beauvoir, elle, pourrait se tirer *a priori* beaucoup mieux de ce réexamen critique, dans la mesure où elle a publié, en 1970, un essai assez monumental, intitulé *La Vieillesse*. D'une manière assez similaire au *Deuxième sexe* (1949), elle y est passée d'une interrogation sur soi à des questions sociales beaucoup plus larges. Dans l'avant-dernier volume de ses *Mémoires*, Simone de Beauvoir explique ce projet :

J'éprouve le besoin de connaître dans sa généralité la condition qui est la mienne. Femme, j'ai voulu élucider ce qu'est la condition féminine ; aux approches de la vieillesse, j'ai eu envie de savoir comment se définit la condition des vieillards¹⁴.

11 J.-P. Sartre, *Saint Genet, comédien et martyr*. Paris : Gallimard, 1952, p. 63.

12 D. Eribon, *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*, op. cit., p. 290.

13 *Ibidem*, p. 292.

14 S. de Beauvoir, *Tout compte fait*. Paris : Gallimard, 1972, p. 148.



Dans les deux cas, la philosophe française analyse la situation d'une catégorie de population infériorisée, assignée à une place subalterne dans le monde social. Avec Michel Foucault et son *Histoire de la folie à l'âge classique*, elle se livre ainsi à une sorte d'archéologie de la culture dont elle brise l'un des tabous les plus tenaces.

Or, malgré ses mérites indéniables, *La Vieillesse* ne va pas aussi loin que le *Deuxième sexe*. En effet, au début du premier ouvrage, de Beauvoir se posait la question de savoir pourquoi les femmes ne disent jamais « nous », à la différence des prolétaires européens ou des Noirs aux États-Unis. Dispersées parmi les hommes, appartenant à des catégories socio-professionnelles fort diverses, ayant souvent des intérêts économiques opposés, les femmes ont du mal à formuler un sujet collectif ou une revendication commune. Vers la fin de son livre de mille pages, de Beauvoir esquisse une sorte de stratégie libératrice, même si relativement modeste, et prévoit une future « femme indépendante » (comme le titre du dernier chapitre l'indique).

Or, dans le cas des personnes âgées, aucune perspective de libération, fût-elle modeste, n'est envisagée. De Beauvoir décrit, certes, les conditions de vie révoltantes qui règnent dans des hospices, ainsi que la manière dont les clients réagissent à ces dernières, mais à aucun moment, elle ne se demande pourquoi les « vieillards », comme elle les appelle, ne disent jamais « nous » ni qui pourrait poser cette question à leur place. Dans le vocabulaire sartrien, les personnes âgées n'ont aucune chance de passer de la fameuse « sérialité » (sort des individus juxtaposés, les uns à côté des autres, mais séparés les uns des autres) au « groupe » (situation des individus réunis et mobilisés). Jamais ils ne formuleront un « nous » collectif, ce qui s'avère en même temps la condition indispensable d'une reconnaissance politique élémentaire. Je cite Eribon :

Qu'est-ce qu'un propos politique qui reste cantonné à la sphère privée, qui ne peut accéder à la sphère publique ? La conclusion est simple : ma mère pleurait, mais elle n'avait pas accès à la parole, en tout cas à la parole publique. Sa plainte ne sortait pas de sa chambre¹⁵.

Ainsi, même Simone de Beauvoir qui était celle, parmi les penseurs existentialistes, qui a examiné la vieillesse de la manière la plus courageuse et la plus conséquente, n'offre pas l'ébauche d'une solution.

Didier Eribon entre ici au cœur du flou conceptuel entourant la condition des personnes âgées dépendantes :

La question de la vieillesse nous permet d'interroger les conceptions philosophiques et les théories politiques sur ce qu'elles laissent hors de leur champ d'appréhension et, peut-être plus fondamentalement encore, sur ce qu'elles doivent ignorer pour constituer le champ de validité de leurs concepts. L'exclusion de certaines réalités semble être souvent une condition inévitable et intrinsèque à la définition des concepts et de leur extension opératoire. Penser un problème, c'est nécessairement ne pas en penser d'autres. En

15 D. Eribon, *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*, op. cit., p. 315.

l'occurrence, c'est comme si le grand âge échappait au registre du conceptuel, comme si la plupart des concepts de la philosophie ou de la théorie politique ne pouvaient ou ne voulaient voir ni la vieillesse ni les personnes âgées. À bien des égards, la vieillesse se trouve non seulement socialement reléguée, mais aussi conceptuellement occultée¹⁶.

En effet, évoquer la vieillesse fait apparaître tout le flou de notre bagage intellectuel occidental et tout ce que la plupart des théories ont dû laisser dans l'ombre pour que leurs concepts soient opératoires. En un sens, Foucault et de Beauvoir n'étaient pas dupes lorsqu'ils ont jadis évoqué « l'archéologie d'un silence¹⁷ », pour le premier dans *l'Histoire de la folie à l'âge classique*, voire « la conspiration du silence¹⁸ », pour la seconde dans *La Vieillesse*.

Aujourd'hui, nous ne pouvons plus parler de silence en tant que tel, puisque de nombreux ouvrages se sont déjà penchés sur la condition des personnes âgées dépendantes, mais le flou philosophique et politique persiste. Le livre de Didier Eribon se veut ainsi une contribution au débat, ainsi qu'une réhabilitation critique de *La Vieillesse* de Simone de Beauvoir qui n'est passée que très tardivement en édition de poche, en 2020, et qui, comparée au *Deuxième sexe*, reste un ouvrage assez peu lu et connu.

Comme je l'ai évoqué au début de cet article, le flou peut quand même avoir ceci de bon qu'il nous dévoile une autre manière de percevoir la réalité : qui parle ? Qui peut prendre la parole en son nom propre et au nom de ceux qui sont privés de toute possibilité de constituer une voix publique ? Qui représente les catégories sociales trop faibles pour former un « nous » philosophique ou politique ? Telles sont les questions que Didier Eribon se pose et qui ne concernent pas, après tout, que les personnes âgées. Rien ne nous empêche de les étendre à des enfants, des SDF, des malades mentaux, des réfugiés, des ex-colonisés, des animaux ou des écosystèmes entiers.

Il me semble que cette question de savoir « qui parle pour qui » s'avère cruciale à notre époque. Tant qu'on n'aura pas l'ébauche des réponses possibles, on risque de nager dans un flou assez dangereux et peu inclusif. Autrement dit, si Didier Eribon a été capable de réexaminer — *sine ira et studio* — ses idoles de jeunesse, est-ce qu'il ne serait pas temps pour que l'Europe le fasse aussi à une échelle beaucoup plus large ?

16 *Ibidem*, p. 289.

17 M. Foucault, Préface à *l'Histoire de la folie à l'âge classique*, dans *Dits et écrits*. Paris : Gallimard, 1994, t. I, p. 160.

18 S. de Beauvoir, *La Vieillesse*. Paris : Gallimard, 1970, p. 8.

**BIBLIOGRAPHIE :**

- Beauvoir, Simone de. *Tout compte fait*. Paris : Gallimard, 1972.
- Beauvoir, Simone de. *La Vieillesse*. Paris : Gallimard, 1970.
- Descartes, René. *Discours de la méthode*, dans *Œuvres et lettres*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1970.
- Eribon, Didier. *Retour à Reims*. Paris : Flammarion, 2018.
- Eribon, Didier. *La Société comme verdict*. Paris : Flammarion, 2000.
- Eribon, Didier. *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*. Paris : Flammarion, 2023.
- Ernaux, Annie. *La Place*. Paris : Belin/Gallimard, 2013, interview d'Annie Ernaux, p. 120-121.
- Faure, Sonya. « La lutte des transclasses », *Libération*, 5 septembre 2018, <https://www.liberation.fr/debats/2018/09/05/la-lutte-des-transclasses_1676767/> [Consulté le 21/09/2023].
- Foucault, Michel. *Dits et écrits*. Paris : Gallimard, 1994.
- Jaquet, Chantal. *Les Transclasses ou la non-reproduction*. Paris : PUF, 2014.
- Laval, Martine. « Entretien avec Didier Eribon », *Le Matricule des anges*, juillet-août 2013, <https://lmda.net/numero_145> [Consulté le 21/09/2023].
- Moricheau-Airaud, Bérengère. « Propriétés stylistiques de l'auto-sociobiographie : l'exemplification par l'écriture d'Annie Ernaux », *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n° 18, 18 décembre 2016, <<https://doi.org/10.4000/contextes.6235>> [Consulté le 21/09/2023].
- Sartre, Jean-Paul. *Saint Genet, comédien et martyr*. Paris : Gallimard, 1952.